

LE FLEUVE MAGRADA

THE MAGRADA RIVER

Hector IGLESIAS

Résumé

La présente étude constitue une tentative ayant pour objet l'identification d'un fleuve « guipuzcoan » de l'Antiquité : le fameux Magrada.

Mots Clés : Antiquité. Magrada. Vardules. Guipuzcoa.

Resumen

El presente estudio constituye una tentativa de identificar a un río « guipuzcoano » de la Antigüedad : el famoso Magrada

Palabras Clave : Antigüedad. Magrada. Várdulos. Guipúzcoa.

Laburpena

Ikerketa honetan ibai famatu bat, Antzinatean Magrada deitutakoa eta iduriz gaurko Gipuzkoan kokatua, identifikatzeko ahalegina egiten da.

Hitz gakoak : Antzinatea. Magrada. Barduliarrak. Gipuzkoa.

La localisation d'un fleuve situé durant l'Antiquité en territoire vardule et appelé *Magrada* (Méla, *Pomponii Melae De Chorographia*, Livre III, 15) n'a jamais pu être menée à bien et son emplacement reste jusqu'à ce jour une énigme. C'est en effet Pomponius Méla qui, au début de notre ère, mentionne pour la première fois, dans sa *Chorographie* (Méla, Livre III, 15), l'existence de ce fleuve appartenant aux Bardyètes ou Vardules.

Cet ouvrage fut rédigé probablement au début de l'année quarante-trois après Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Claude. Pour comprendre l'intérêt et les nombreux problèmes que pose cette œuvre en ce qui concerne la description d'une

partie du littoral basque, ainsi que les controverses qu'elle n'a pas manqué de provoquer, il est nécessaire en effet d'en relater brièvement l'histoire.

Méla est un Espagnol, au sens classique du terme, c'est-à-dire un individu originaire des *Hispaniae* ou des Espagnes — le pluriel étant déjà utilisé au début de notre ère puisqu'au XX^e siècle, les franquistes continuaient encore à utiliser cette expression pour désigner leur chef : « Caudillo de las Españas por la gracia de Dios » —, ou plus exactement originaire de la localité de *Tingentera* (nom d'origine et de signification inconnues, probablement ibérique) ou encore *Iulia Traducta*, comme il l'indique lui-même (Méla, Livre II, 6, 96),

bourgade qu'on s'accorde à situer près de l'actuelle ville de Tarifa, en Andalousie (Silberman, 1988 : VIII) — c'est toutefois la localité voisine d'Algésiras qui, selon Schulten, se trouverait sur l'emplacement de l'antique *Tingentera* (Schulten, *Real-encyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, VI A, 2 : 1383, cité par Silberman, 1988 : VIII, n. 3).

Également connu sous le titre latin de *De situs orbis*, son ouvrage constitue la plus ancienne description géographique du monde en langue latine qui nous soit parvenue. On a vu dans cette œuvre, en raison de sa brièveté, une sorte d'ouvrage de vulgarisation s'adressant à un large public. L'histoire du manuscrit de cet ouvrage (un parchemin du IX^e siècle comportant 199 folios en bon état, le texte de Méla, transcrit sur deux colonnes, à raison de 22 lignes par colonnes, y étant soigneusement calligraphié), connu sous le nom de *Codex Vaticanus latinus 4929* (dorénavant = *Vat. lat.*), est intéressante à plus d'un titre : en effet, deux des œuvres que contient ce manuscrit, le *De Chorographia* et l'épitomé de Titius Probus, portent l'indication du lieu où fut édité le codex lui ayant servi de modèle, c'est-à-dire Ravenne, lieu de résidence des empereurs romains au VI^e siècle et un des principaux centres de la vie intellectuelle à l'époque, ainsi que le nom de l'éditeur de l'époque : *Rusticius Helpidius Domnulus*, un poète chrétien vivant vers 530-540 (Silberman, 1988 : XLVI, d'après les travaux de G. Billanovich, S. Cavallin ; cf. *infra* bibliographie).

C'est grâce ensuite à un érudit irlandais, Virgile de Salzbourg, qui vécut au cours des années 750 et qui connaissait l'ouvrage de Méla, que ce dernier atteignit le nord de l'Europe. Et c'est vraisemblablement par l'intermédiaire de ce même érudit irlandais que l'œuvre de Méla finit par parvenir, dans les années 860-862, à un autre lettré de l'époque : Heiric d'Auxerre, qui en assura aussitôt la publication calligraphiée, ouvrage connu désormais, on l'a vu, sous le

nom de *Vat. lat.* car conservé actuellement par la Bibliothèque Vaticane depuis 1612 après avoir, au cours de la Renaissance, quitté la France pour regagner l'Italie, ainsi que celle des autres œuvres contenues dans ce même manuscrit, visiblement une copie issue du codex originaire de Ravenne, lequel disparut totalement — l'histoire de ces événements a été reconstituée par Billanovitch (Silberman, 1988 : XLVII).

Or le *Vat. lat.* — qui sert actuellement de référence obligée à tous les chercheurs — porte la trace de corrections dues à deux auteurs, deux mains d'époques différentes. Le premier serait le copiste chargé de reproduire le modèle, disparu ensuite, on l'a vu, sans laisser de traces. Le second ne serait autre, a-t-on supposé, que Heiric d'Auxerre, qui dut réviser le travail du copiste en le comparant au modèle disparu.

Il existe en outre un autre correcteur (ou peut-être simple lecteur) dont on s'accorde à penser qu'il vécut à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle et qui, de toute façon, n'a apporté que peu de modifications au texte. Les corrections les plus nombreuses sont celles du second correcteur, probablement, on l'a dit, Heiric d'Auxerre — c'est par l'intermédiaire d'une copie de l'archétype de ce manuscrit connu sous le nom de *Vat. lat.* (une copie datée du XII^e siècle et maintenant perdue, mais qui fut sans doute acquise par Pétrarque en Avignon au XIV^e siècle, auteur à qui l'on doit en outre d'avoir largement répandu l'ouvrage de Méla à la Renaissance) que l'on a également connaissance de l'existence de certains autres documents appelés *recentiores* (= lat. « les plus récents »), sorte de manuscrits également baptisés *deteriores* (= lat. « les moins bons »), qui tous dérivent en effet du manuscrit *Vat. lat.* Ces *deteriores* ont été minutieusement consultés par le savant P. Parroni (Silberman, 1988 : LXVIII).

On estime enfin que le texte de Méla présentant actuellement le plus de garantie est celui établi d'après le seul *Vat. lat.*, « le seul manuscrit qui désormais doit être pris en considération » (Silberman, 1988 : LII) et

sur lequel Karl Frick, dans son édition de la *Chorographie* (Frick, 1880, rééd. 1968), s'était déjà appuyé exclusivement.

Le fleuve *Magrada* n'ayant donc jamais pu être identifié avec exactitude, Adolf Schulten (1955 : 363) pensait qu'il s'agissait peut-être, en l'absence de quelque autre certitude, de l'Urumea qui a son embouchure dans la ville de Saint-Sébastien.

Le Père Joseph Moret, dans un fameux ouvrage paru en 1767 (Moret, *Sitio de Fuenterrabía* ; ouvrage cité par Furundarena, 2002 : 197), croyait quant à lui qu'il s'agissait de la Bidassoa : « *Vidasoa a quien Pomponio Mela llamo Magrada* » (Moret, 1767 : 28).

L'empreinte nord-africaine et orientale

Manuel de Larramendi, dans un ouvrage rédigé également au XVIII^e siècle (*Corografía o descripción general de la Muy Noble y Muy Leal Provincia de Guipúzcoa*), vraisemblablement vers 1750, décrit au chapitre IV les rivières et les fleuves de la province, à savoir dans un chapitre intitulé *Del elemento del agua y primero de los ríos de Guipúzcoa* (Tellechea Idigoras, 1969 : 25-28).

Voici son texte :

« *En su corto distrito tiene Guipúzcoa seis ríos principales, que son : Bidassoa, Bertandegui, Urumea, Oria, Urola y Deva, en los cuales entran otros ríos pequeños y arroyos, y todos entran en el Océano Cantábrico por los puertos de Fuenterrabía, Pasaje, San Sebastián, Orio, Zumaia y Deva* ».

Puis, décrivant avec soin l'actuel *río de Oyarzun* qu'il appelle *Bertandegui* (Tellechea Idigoras, 1969 : 26), il poursuit :

« *Bertandegui es río que nace en jurisdicción de Oyarzun y se acaba en la misma jurisdicción antigua para entrar al mar. Júntansele varios arroyos, que nacen de sus montes, y pasando por Rentería, que en lo antiguo fue barrio de Oyarzun, y a la vista de Lezo, entra en el mar por el canal de Pasaje. (...) Llámame muchos autores río de Lezo, no teniendo nada de Lezo, ni en su nacimiento, ni en su carrera, ni en su fin. Río es de*

Oyarzun y porque nace y muere allí mismo y en su jurisdicción, se le da el nombre de Bertandegui ».

C'est-à-dire en français :

« *A l'intérieur de son petit district, le Guipuzcoa compte six fleuves principaux, qui sont : Bidassoa, Bertandegui, Urumea, Oria, Urola et Deva, à l'intérieur desquels se jettent d'autres petites rivières et ruisseaux, et tous se jettent dans l'Océan cantabrique [le golfe de Gascogne] à partir des ports de Fontarabie, du Passage, de Saint-Sébastien, Orio, Zumaya et Deva. Bertandegui est un fleuve qui naît dans la juridiction d'Oyarzun et se termine dans la même ancienne juridiction avant de se jeter dans la mer. Il a pour affluents plusieurs ruisseaux, qui naissent dans les montagnes alentours, et en passant par Renteria, qui fut jadis un quartier d'Oyarzun, et alors qu'il parvient à hauteur de Lezo, il se jette dans la mer le long du canal du Passage. (...) Beaucoup d'auteurs l'appellent río de Lezo, bien que Lezo ne soit en rien concerné par la configuration de son tracé, ni pour ce qui est de sa source, ni pour ce qui est de son cours, ni pour ce qui est de son embouchure. C'est le fleuve d'Oyarzun et c'est parce qu'il naît et meurt à cet endroit même et dans la juridiction de ce village qu'on lui donne le nom de Bertandegui* ».

Plusieurs remarques peuvent être faites à propos de ce texte. En premier lieu, ce fleuve paraît avoir successivement plusieurs noms, chaque localité qu'il traverse lui donnant un nom différent. En outre, il faut souvent se méfier des étymologies de Larramendi, point sur lequel la plupart des auteurs ayant lu ses ouvrages semblent être en parfait accord : les explications étymologiques qu'il donne sont presque toujours populaires et fantaisistes.

On apprend toutefois qu'à l'époque les habitants d'Oyarzun appelaient leur *río Bertandegui* [en langue espagnole et en basque, entre autres, on ne fait pas de différence entre *fleuve* et *rivière*] car, ajoutait-il, ce fameux *río* naît et meurt dans une même et seule juridiction, à savoir celle d'Oyarzun — Larramendi part du principe, bien qu'il ne le dise pas, que le nom est issu du basque *bertan*, « là-même ».

En conséquence *Bertandegui* doit signifier, laisse-t-il entendre, « chez là-même » < **bertan(t)egi*, « trad. litt. ‘demeure de là-même’ », mais l’explication semble fantaisiste.

La toponymie renteriana : une découverte inattendue

Or, il y a de cela quelques années, un érudit local (les érudits locaux sont très utiles à la recherche car la plupart du temps ils ont accès à des documents que les spécialistes ne connaissent pas ou ne consultent pas) originaire de Renteria, M. Antonio Sainz Echeverría (1996 : 9-27), a trouvé, en fouillant les archives de sa ville, quel était l’ancien et véritable nom (à savoir *Madre* ; nous avons pu consulter *in situ* le document manuscrit où il est fait mention de ce nom ; ce dernier apparaît en effet dans les archives municipales de Rentería : (*río*) *Madre*, année 1828, f^o. 7. Edicto : P^{unto} 22) de ce qu’on appelle actuellement, faute de mieux, le *río de Oyarzun* lequel, après avoir traversé le village dont il tire le nom et la ville de Rentería, a son embouchure dans la localité du Passage de Saint-Jean (*Pasajes de San Juan* ou, d’après son nom basque actuel qui en dérive, *Pasaia*) — l’auteur, aujourd’hui disparu, y débutait ainsi son intéressant et extrêmement utile article (Sainz Echeverría, 1996 : 9) : « *Hojeando viejas páginas de actas de nuestro Ayuntamiento para la realización de un trabajo, aparecieron ante mis ojos, entre muchos toponimos archiconocidos, otros para mi desconocidos* ».

Ainsi d’après les archives municipales de Renteria, au début du XIX^e siècle, plus exactement en 1828, les autochtones du lieu, c’est-à-dire les habitants de Renteria, appelaient encore ce fleuve *río Madre*, nom tombé par la suite dans l’oubli. La découverte de ce nom a en effet surpris non seulement l’érudit local qui en est à l’origine, mais également la plupart des personnes qui ont été par la suite mises au courant de cette trouvaille.

Pensant qu’il s’agissait probablement du vocable espagnol *madre*, « mère » et en raison de l’ignorance du texte de Méla dans laquelle se trouvaient la plupart des personnes concernées par cette affaire, on n’a

malheureusement accordé aucune importance à cette découverte, pourtant d’une grande importance puisqu’il ne peut s’agir en effet et immanquablement que du même nom, sous une forme corrompue à la suite d’une évolution phonétique, que celui apparaissant dans l’ouvrage de Méla étant donné qu’une hypothétique explication toponymique à partir du mot espagnol *madre* ne peut être retenue, et à plus forte raison dans cette région bascofone.

L’existence en Espagne des toponymes *Madredagua* et *Madredelagua* cités par Coromines (1972 : 116) ne peuvent en effet avoir aucun rapport avec cet hydronyme *renteriano* : ils sont issus du latin *matre(m)*, « mère » ayant ici le sens de « mère, cours d’eau, lit [c’est-à-dire le lit d’un cours d’eau, d’une rivière] ». En basque le latin *mater / matre(m)* aurait dû aboutir à **matere* (ou **batere*) ou à quelque autre forme analogue, mais certainement pas à *madre*.

En conséquence, ce nom, en l’occurrence cet hydronyme *renteriano*, ne peut être mis en relation qu’avec le fameux fleuve de l’Antiquité appelé *Magrada*, d’autant plus que d’après la description que fait Méla des côtes « guipuzcoanes », il s’agit d’un fleuve situé juste avant le « promontoire de la chaîne pyrénéenne, [où] se terminent les Espagnes (*ad Pyrenaei iugi promontorium pertinens cludit Hispanias*) », c’est-à-dire assurément l’actuel cap Higer (Ptolémée, II, 6, 10 ; également Schulten, 1955 : 245-246).

Par conséquent, il n’existe que trois possibilités : soit il s’agit de l’Urumea comme le pensait Schulten, soit de la Bidassoa comme le croyait Moret, soit, plus sûrement désormais, du *río Oyarzun*, lequel en 1828 était encore appelé *río Madre* par les habitants de Renteria.

L’évolution phonétique du nom antique a dû être dès lors la suivante : *Ma-g-ra-d-a* > **Ma-d-ra-g-a* (à la suite d’une métathèse *g / d ~ d / g* qui en basque, et en gascon, est courante) > **Madra(g)a* > **Madraa* (à la suite de la chute, normale en basque, du *g* intervocalique) > *Madre* — peut-être à la suite d’une ultérieure et très hypothétique analogie avec le mot espagnol *madre* ou, beaucoup plus probablement, à la suite d’une

influence phonétique de quelque autre nature, peut-être d'origine gasconne étant donné que le secteur était autrefois peuplé de locuteurs gasconophones (au Passage de Saint-Jean les autochtones parlaient encore gascon à la fin du XIX^e siècle), la fermeture d'un *a* en *e* dans cette position étant cependant également attesté en basque (cf. Uhlenbeck, Gavel, *infra*).

Dans l'évolution **Madraa* (c'est-à-dire *aa* long contracté ultérieurement en *a*) > **Madra* > *Madre*, la fermeture d'un *-a* en *-e* est au surplus attestée en basque (cette fermeture apparaît dans le nom de village *Elbete*, vallée de Baztan, Navarre, autrefois *Elueta*, 1617, la forme actuelle résultant de l'évolution phonétique qui suit : *u* (dans la forme *Elueta*) > *w* > *b*) puisque, entre autres, elle est décrite par C. C. Uhlenbeck (1909 : 468) et Henri Gavel (1921 : 7, § 6, n. 2) dans des vocables dans lesquels on a affaire à « un *r* précéd[*a*]nt » la voyelle.

Uhlenbeck mentionne les cas suivants : biscaien. *gara*, *zara* (mais pl. *zaree*) > labourdin *gare*, *zare* où c'est « encore un *r* précédent qui semble avoir causé l'alternance de *a* et *e* », si on admet pour cela effectivement l'évolution, fort probable, *gara* > *gare* et non l'inverse. Dans certains cas, il est certain que la voyelle *a* est la plus ancienne : guip., lab. *nabala* (et *labana* à la suite d'une métathèse) > bas-navarrais *nabela*, « couteau de poche, rasoir » étant donné que le mot est issu de l'esp. *navaja*. Il ne faut pas confondre toutefois ces alternances avec celles de *a* et *e* qui ont lieu « lorsqu'un *a* est précédé d'un *i* ou d'un *u* », ce qui a pour conséquence qu'« il se change en *e* » à la suite d'un phénomène de métaphonie bien connu, entre autres, du basque.

Il paraît difficile de rapprocher ce nom antique de celui, curieux, de *Bertandegui* cité, par Manuel de Larramendi. Ce dernier est peut-être issu d'un prototype **Bertanda*-(*h*)*egi* > **Bertand(a)*-*egi*, « bord, limite de **Bertanda* », quoique vraisemblablement il doive plutôt s'agir du nom d'une maison d'Oyarzun dont on serait servi pour désigner le cours d'eau, ce qui est également assez courant : **Belt(r)an*-(*t*)-*egi* > *Bertan*-(*d*)-*egi*, « chez *Beltrán* (= *Bert(r)and* avec chute du

-r- par dissimilation, cf. *Pero Bertran*, 1366) ». Nous ne savons pas s'il a existé une maison de ce nom dans cette localité. Seule une enquête plus poussée pourrait permettre de trancher.

Quoi qu'il en soit, il paraît extrêmement difficile de relier un hypothétique prototype **Bertanda* au nom antique *Magrada* à travers une forme nasalisée (quoique cette nasalisation soit *en théorie* possible) à laquelle serait venue s'ajouter une métathèse ultérieure (également « possible ») : *Magrada* > **Magrāda* > **Magraⁿda* > **Barganda* > **Barkanda* > **Bartanda* > **Bertanda* + -(*h*)*egi* ; l'évolution du segment *-rg-* > *-rk-* > *-rt-* est cependant difficile à envisager ; quoique l'alternance entre *-k-* et *-t-* soit attestée en basque : *Auxtin* > *Auxkin*, « Augustin » (Gavel, 1921 : 398, § 175).

Concordance « basco-berbère »

Cet antique *Magrada* vardule ou « guipuzcoan », qui constitue un nom de cours d'eau, à savoir un hydronyme, correspond, sans contredit, à celui de la Medjerda, le plus grand fleuve de Numidie (l'actuelle Tunisie), à savoir le *Bāgrāda* ou, sous sa forme « hellénisée », *Bagrādas* de l'Antiquité (c'est-à-dire l'antique *Bagrade* « lybico-berbère », aujourd'hui la Medjerda : Caesar, *De bello civili*, II, 24, 1 ; II, 26, 1 ; Tite-Live, XXX, 25, 4 ; Plin., V, 24 ; VIII, 36 ; correspondant au *Βαγράδα(ς)* de Ptolémée, IV, 3).

Quoique cette correspondance hydronymique soit des plus limpides et ait été en outre confirmée par les plus éminents savants, elle est d'ordinaire méconnue en Pays Basque — mieux, elle continue parfois, plus rarement, à être parfaitement ignorée par les quelques chercheurs, il est vrai peu nombreux, qui devraient pourtant en avoir eu connaissance ; c'est le cas, entre autres, de Julio Caro Baroja qui en avait eu connaissance comme le montre un passage de l'un de ses ouvrages intitulé *Los pueblos de España* (Caro Baroja, 1981, I : 375).

Caro Baroja, un auteur qui ne fit jamais mystère de son refus, jamais véritablement argumenté cependant, ce qui le rendait d'autant plus incompréhensible, d'admettre

les similitudes « basco-berbères », fussent-elles les plus limpides, relègue d'un mot dédaigneux dans le domaine de la fable les dires du grand savant que fut Adolf Schulten concernant le Bagrade africain ; à savoir les dires apparaissant dans son ouvrage intitulé *Numantia. Band I. Die Keltiberer und ihre Kriege mit Rom* (Schulten, 1914 : 39) ; et non dans celui où il traite de la guerre que les Asturiens et les Cantabres menèrent contre Rome (Schulten, 1962 : 73-76), comme l'écrit par erreur Caro Baroja.

En sorte qu'on peut soutenir, en nous appuyant pour cela sur l'autorité, on l'a vu, des plus illustres savants versés dans ces difficiles questions (Adolf Schulten, Alfredo Trombetti, A. Pellegrin, Charles Rostaing, etc), que cette concordance ne peut souffrir quelque contestation que ce soit — bien que cette concordance ait été, et continue encore de nos jours, à être passée sous silence par bon nombre d'auteurs de la péninsule Ibérique et en particulier par ceux du Pays Basque, les uns, l'immense majorité, par simple ignorance, les autres, extrêmement peu nombreux il est vrai, parce que cela allait — et va — à l'encontre de leurs singulières conceptions des origines nationales.

Pour ce qui est de la plupart des chercheurs actuels, l'explication est encore plus élémentaire : les vénérables, et souvent inégalés, travaux, entre autres, d'érudits tels que Karl Müller, Adolf Schulten, Raymond Lizop, etc., sont ignorés presque toujours par méconnaissance, manque de curiosité et d'intérêt ou simplement parce que ces commentateurs ont cru comprendre que ces ouvrages, la plupart du temps des modèles d'érudition, « auraient vieillis » et qu'il serait désormais inutile de s'y attarder, etc.

L'alternance *Bagrada / Magrada* est due à une nasalisation, relativement fréquente, de la consonne initiale *b-* → *m-*. Charles Rostaing signale, entre autres, que lorsque « la consonne est bilabiale, outre les formes orales qu'elle peut revêtir, elle peut être prononcée avec un souffle nasal, d'où une alternance oralo-nasale, si bien qu'une racine à élément consonantique bilabial peut prendre quatre formes : *PxL- / *BxL- / *WxL- / *MxL- » (Rostaing, 1973 : 23).

Les exemples de l'alternance *b-/m-* ou *-b-/-m-* sont nombreux en toponymie, notamment antique (Rostaing, 1973 : 23, n. 5 ; l'auteur y donne une longue liste dans laquelle il cite, entre autres, l'alternance *Bagrada > Magrada*). En basque, cette alternance, courante, est également attestée : latin *băcila*, pl. « baguettes, verges portées par les licteurs » est devenu *makila*, « bâton » en basque, etc.

Le Bagrade d'Asie

En outre, et cela doit être fortement souligné car il s'agit d'un fait relativement méconnu, même dans les cercles les plus érudits, quelque étrange que cela puisse paraître (il est vrai que le nombre de chercheurs, toutes origines et époques confondues, à s'être préoccupés de ces questions se compte souvent sur les doigts d'une main), un fait dont l'importance est pourtant considérable : ce nom désignait également dans l'Antiquité, selon Ptolémée, un autre fleuve, situé en Asie celui-ci, notamment dans le Moyen-Orient : le *Bagrada-s* (Ptol., VI, 4 ; VI, 6 ; VI, 8 ; forme « hellénisée » du point de vue phonétique : *Βαγράδα-ς*¹) qui coulait dans le territoire de la Carmanie sur les limites orientales de l'ancienne Perse.

Ce fleuve se jetait dans le golfe Persique et servait de limite à la Carmanie (act. province de *Lāristān* et *Kermān*, sud de l'Iran) et à l'ancienne Perse ou *Persis* de l'Antiquité (autrefois *Pārsa*, act. province de *Fārs* ou *Fārsistān*, mod. *Fārs-et-Banader*). La Carmanie était située entre, à l'est, la Gédrosie (act. prov. du Béloutchistan et du Mekran, sud-est de l'Iran) et, à l'ouest, la *Persis* mentionnée auparavant. Le Bagrade d'Asie serait peut-être, d'après la *Grande Encyclopédie*, l'actuel fleuve iranien appelé Budmir, voy. cependant *infra*. Le nom de la Carmanie apparaît à l'époque hellénistique (Arrien, XXXII, 2) ; les Carmaniens ou Carmanes (Hérodote, I, 125 ; Strabon, XV, 2, 14 ; Diodore, II, 2, 3 ; XVII, 105, 7 ; Plin., VI, 107) habitaient une région agricole sur la

¹ La forme grecque que donne pour cet hydronyme d'Asie Ptolémée est identique à celle qu'il donne pour le nom du grand fleuve tunisien, mod. la Medjerda.

côte du golfe Persique, l'intérieur étant désertique.

Ces concordances hydronymiques antiques, sans contredit extrêmement limpides et que nul ne peut s'aventurer à récuser (et que nul ne s'aventure à récuser au surplus ; on se contente de les négliger presque toujours par ignorance), entre le fleuve « lybico-berbère » appelé *Bagrada*, le « cantabro-pyrénéen » *Magrada* et l'« asia-tico-persique » connu sous le nom de *Bagrada* ainsi que, le cas échéant, le fleuve libyque *Megradi* ou *Magradi*, n'ont été pourtant, autant qu'on puisse en juger que fort rarement mentionnées.

En particulier l'existence du Bagrade d'Asie qui semble, on l'a vu, et quelque étrange que cela puisse paraître ici aussi, n'avoir point été notée, la plupart des auteurs, entre autres, du Pays Basque l'ayant toujours, on l'a vu, et à n'en pas douter à la suite d'une grande et profonde méconnaissance de l'œuvre de Ptolémée dans son intégralité, ignorée.

Or le texte de Claude Ptolémée ne pouvant en effet être mis en cause — il ne l'a d'ailleurs jamais été sur ce point ; le Bagrade d'Asie apparaissant au surplus à plusieurs reprises dans son ouvrage, une erreur hypothétique de l'astronome grec, qui n'en commet aucune, du moins en ce qui concerne la nomenclature géographique², ne peut être retenue —, on est forcé dès lors d'admettre qu'il y a identité parfaite entre ces noms ; la *Grande Encyclopédie*, rédigée au cours de la deuxième partie du XIX^e siècle sous la direction de Berthelot, mentionne, sans en contester l'existence, le Bagrade d'Asie dont parle à plusieurs reprises Ptolémée et reconnaît dans ce fleuve asiatique l'actuel, on l'a vu, Budmir iranien, voy. *supra*.

Il paraît toutefois préférable de s'en tenir ici à une étude fort savante qui, quoique

méconnue, revêt cependant une très grande importance, à savoir l'ouvrage de Karl Müller intitulé *Geographi Graeci minores : tabulae in geographos graecos minores*, Fermin Didot, Paris, 1855 (ouvrage composé de cartes et de plans réalisés à partir des données fournies par les auteurs de l'Antiquité). D'après l'éminent savant allemand le Bagrade persique ou *Bagradas* d'Asie serait l'actuel fleuve iranien appelé Nabend (l'actuel fleuve iranien appelé Nāy Band, cf. Müller, *op. cit.*, carte XV intitulée *Nearchi navigatio ab Indo ad Euphratem*, « Navigation du [géographe d'Alexandre] Néarque de l'Inde jusqu'à l'Euphrate »).

À une époque, encore récente, il était en effet habituel parmi les spécialistes de l'Antiquité d'émettre quelques doutes à propos de certains dires rapportés par les auteurs classiques, en prétextant que leurs textes étaient la plupart du temps entachés d'une certaine exagération, sinon d'une grande fantaisie. De nos jours, au contraire, on aurait plutôt tendance à fortement nuancer ces réserves, presque toujours, on en a conscience désormais, infondées. En effet, chaque fois que s'est produite une nouvelle découverte archéologique, parfois des plus inattendues, les dires des auteurs classiques concernés par ces trouvailles ont été confirmés point par point, mot après mot !

Jacques Lacarrière (1981 : 211) illustre parfaitement ce changement d'attitude lorsqu'il nous rappelle que « *la quatrième Enquête d'Hérodote consacrée aux coutumes des Scythes* [les *Scythae*, gr. *Σκόθαι* (*Skúthai*). Peuple qui habitait l'actuelle Russie du Sud, la Scythie de l'Antiquité, et appartenait à la branche indo-iranienne du groupe indo-européen] *et des Libyens* [les actuels peuples berbères, à savoir : les Maures (*Mauri*), les Numides (*Numidae*, cavaliers réputés) et les Libyens (*Libyes*) de l'Antiquité ; la Libye d'Hérodote englobait la partie septentrionale de l'Afrique, c'est-à-dire les pays du littoral méditerranéen (Libye) jusqu'à l'actuelle Tunisie et Algérie (Numidie), les monts Atlas, la côte marocaine et le désert du Sahara (Mauritanie)], *est sans doute l'un des textes les plus fascinants et les plus remarquables de l'Antiquité. (...) Le monde qu'elle relate, aussi fantastique qu'il paraît, est un*

² Il en commet en revanche de nombreuses en ce qui concerne les longitudes et les latitudes qu'il nous donne et qui sont presque toujours erronées.

monde réel. Mis en doute par des générations d'historiens pour la seule raison qu'ils semblaient par trop incroyables, les faits décrits par Hérodote ont été confirmés depuis un demi-siècle par les fouilles entreprises dans les tumuli de Crimée [la Cimmérie de l'Antiquité où habitaient les Cimmériens, lat. Cimmerii, gr. Κιμμεριοι, un peuple de cavaliers nomades. Les Grecs tenaient leur pays pour une contrée brumeuse et nordique. Le nom de cet antique peuple de Crimée fut vraisemblablement emprunté par les Grecs à l'hittite Kammarā, mot dont la signification ne paraît pas établie avec certitude. Les Hittites étaient un peuple établi au nord de la Syrie (act. Turquie). Ce peuple eut une grande importance du XIV^e au XII^e siècle avant Jésus-Christ], du Kouban [les plaines du Kouban situées à l'est de la Crimée et de la mer d'Azov] et de l'Altaï [les plateaux de l'Altaï]. A mesure qu'ils exhumaient de leurs fosses gelées les corps des rois scythes, de leurs femmes, de leurs serviteurs et les cadavres soigneusement alignés de leurs chevaux, les archéologues russes purent vérifier mot après mot, objet après objet, les descriptions données par Hérodote. (...) Aucune découverte — si ce n'est celle de Schliemann à Mycènes, quand il exhuma dans l'enceinte de l'acropole les tombes, les corps et les masques d'Or des rois mycéniens — n'a jamais confirmé avec une telle exactitude ce qu'on croyait être de simples légendes du passé ».

Il existe d'autres exemples remarquables dont un tout à fait déconcertant, à peine croyable.

Voici ce que signalait récemment Alexandre Grandazzi (1997 : 256-262) à propos de la fondation de Rome — les extraits ci-dessous, malgré quelque longueur, méritent néanmoins d'être cités et ce de façon littérale tellement cette « affaire » est surprenante et impressionnante :

« Or voici qu'aujourd'hui, d'une façon inattendue et inespérée, la figure du fondateur légendaire de Rome revient au premier plan et reprend consistance, grâce à des découvertes qui apportent au débat que nous venons de retracer des pièces d'un intérêt exceptionnel. En 1985, le professeur

Andrea Carandini s'est vu confier par la Surintendance archéologique de Rome, l'exploration d'une aire située au pied du Palatin, sur le Forum, entre l'arc de Titus et la maison des Vestales, soit une surface d'à peu près un hectare qui, jusque-là, était restée relativement à l'écart des opérations de fouille. D'ores et déjà, les structures révélées à cette occasion relancent et rénovent en profondeur le débat sur la naissance de Rome (...) les explorations récentes ont d'abord permis de dégager les restes de maisons datant du milieu de l'époque républicaine (deuxième et troisième siècle avant notre ère), dont les murs refaits à la suite d'un incendie (datable de -210), reposaient sur des fondations remontant à l'époque archaïque. La poursuite des fouilles devait montrer qu'à une période qu'on peut placer à la moitié du sixième siècle (vers 530-520), plusieurs grandes demeures (au moins quatre, mais sans doute davantage), pourvues chacune d'un vestibule (atrium), d'un jardin et de tout ce qui caractérisera plus tard les maisons de l'aristocratie romaine, furent construites, dont les vestiges étaient reconnaissables sous les caves des habitations républicaines. En avançant dans leur exploration (c'est-à-dire en continuant à descendre), les archéologues s'aperçurent que ces grandes demeures archaïques reposaient toutes sur un gigantesque terre-plein, d'environ deux mètres de profondeur, dont la construction s'était faite en deux étapes : contemporain de l'édification des grandes maisons archaïques, un réaménagement de la via Sacra, située en contre-bas, laissait deviner un rapport de cause à effet ».

L'auteur poursuit, toujours stupéfait face à la brutalité des faits que l'on tenait il y a encore pour peu pour fabuleux :

« Mais le terre-plein sur lequel les Romains (ou des Etrusques ?) avaient, au sixième siècle avant notre ère, élevé ces prestigieuses constructions, aux murs de pierre et aux toits de tuiles, n'avait pas été aménagé, comme on aurait pu le penser, à même la terre vierge ; car, à la grande surprise des fouilleurs, sous ces vestiges, qui suffisaient déjà pour se poser en termes complètement renouvelés d'importantes ques-

tions scientifiques comme le problème de l'action des derniers rois de Rome ou celui de l'origine de la maison romaine, apparemment d'autres vestiges, plus anciens encore ».

« (...) dans ces fouilles, l'apport le plus novateur, le plus surprenant, le plus révolutionnaire parce qu'il était aussi le plus 'traditionnel', fut la découverte, au-dessous de ces trois murs [les vestiges cités ci-dessus], d'un mur encore antérieur, suivant, avec quelques irrégularités minimes, le même tracé que ceux qui avaient ensuite pris sa place. Constitué par une base de tuf rougeâtre et fait vraisemblablement, pour une large part, d'argile et de poutres de bois, ce mur, large d'à peu près un mètre quarante, avait, lui, été élevé directement à même la terre vierge. La chance peut-être la plus extraordinaire de toute cette découverte a été que, dans ces fondations de tuf, on ait retrouvé un petit nombre de ces objets, fibules et vases, par ailleurs bien connus des archéologues, pour lesquels ils sont des instruments de datation essentiels. Or l'examen des fragments de trois vases et de deux fibules (c'est-à-dire des broches, faites en bronze, avec lesquelles les hommes et surtout les femmes de ces temps fixaient leurs vêtements) trouvés là, a permis de proposer pour la construction de ce premier mur, une date, qui n'est, évidemment, pas exacte à l'année ni à la décennie près, mais qui constitue néanmoins une hypothèse scientifiquement nécessaire et plausible ».

« Cette date doit être située dans les années 730-720 avant notre ère et elle doit être rapprochée d'une autre caractéristique du site exploré : car, en même temps que le mur dans son premier état, avait été édifiée, à une quinzaine de mètres en amont, une palissade de bois qui, bien entendu, n'a pu être retrouvée, mais dont les pieux ont laissé en creux dans le sol la marque de leur empreinte, visible (au moment des fouilles) en deux endroits, sur une longueur d'environ dix mètres à chaque fois. Aussi bien le tracé rectiligne que la répétition du phénomène interdisent de penser à de simples fonds de cabanes, comme ailleurs on avait déjà pu en identifier, notamment sur le Palatin. Le plus curieux est que cette palissade, soigneusement entretenue par la suite et refaite à

plusieurs reprises, était suivie en aval, jusqu'aux murs dont nous avons parlé, d'un espace de terrain qui paraît bien être demeuré libre de toute occupation du huitième au sixième siècles, période à laquelle, nous l'avons vu, l'ensemble fut submergé sous un grand terrassement destiné à fournir la base de tout un nouveau quartier ».

« (...) Comment ne pas penser, dans ces conditions, à la fondation de Rome par Romulus, fondation que la tradition littéraire illustre et symbolise par l'institution du pomerium, cette fortification constituant la limite sacrée de la nouvelle ville ? Comment ne pas rapprocher la datation déduite des vestiges archéologiques découverts par les fouilles récentes,)730, de la date attribuée par la tradition à l'initiative de Romulus, date qui se situe, comme on le sait, en)753 ? Entre les deux localisations comme entre les deux chronologies, celles de l'archéologie d'un côté, celles de la tradition de l'autre, la correspondance est plus que surprenante, étonnante, hallucinante même et, pour dire la vérité, presque choquante ! »

« (...) Si paradoxal que cela puisse paraître, deux siècles et demi d'exégèse et de critique historiques laissent le chercheur moderne désarmé, presque désarmé devant le choc d'une pareille révélation. Il avait appris, au fil des ans, des siècles et des conquêtes patientes de l'érudition, à distinguer soigneusement l'histoire de la légende ; il avait compris que la geste de Romulus était à interpréter dans un sens métaphorique et symbolique, et voici que quelques pierres, quelques levées de terre le mettent en face de la matérialité la plus brute, de la présence la plus littérale d'un 'événement' situé au Palatin et daté du huitième siècle. Palatin, huitième siècle : à cette date et dans ce lieu, comment interpréter ces fossés et ces murs, sinon en posant la question du pomerium ? Jusqu'à présent, on avait souvent considéré les textes qui évoquent le sillon primordial tracé par Romulus autour du Palatin, comme de pures falsifications, des reconstructions savantes, des romans de l'érudition où se complaisait l'imagination éprise d'archaïsme

des lettrés de la fin du premier siècle avant notre ère ».

« (...) Il reste que, désormais, les vestiges qui viennent d'être découverts en contrebas du Palatin obligent à revoir la condamnation a priori qui pesait sur des sources qualifiées, avec quelque dédain parfois, de 'littéraires' ».

Citons encore un exemple, un de plus, à peine plus croyable et qui achèvera de convaincre les plus incrédules d'entre nous en ce qui concerne la validité, pour dire le moins, absolument stupéfiante des textes antiques ainsi que des descriptions, long-temps tenues pour invraisemblables par la plupart des commentateurs, faites par les auteurs anciens. Les dires, entre autres, de Diodore de Sicile, Jules César, Lucain, Ammien Marcellin et par la suite Elien, un auteur plus tardif, concernant certaines coutumes gauloises, les plus macabres et épouvantables qui se puissent imaginer, avaient également été mis en doute car ils semblaient en tout point excessifs, voire absolument, sinon profondément, fantaisistes.

De très récentes fouilles archéologiques, menées dans l'Artois au début du XXI^e siècle, notamment le chantier de fouilles de Ribemont-sur-Ancre, un des plus extraordinaires sites archéologiques gaulois jamais exhumé aux dires de certains spécialistes, un site datant du III^e siècle avant Jésus-Christ, sont néanmoins venues, de façon inattendue et à la grande surprise des archéologues et des historiens, confirmer point par point les propos de ces auteurs de l'Antiquité : on y a retrouvé, dans ce qui constitue une sorte de « temple gaulois de la mort », fruit d'une gigantesque hécatombe rituelle, la bagatelle de quarante mille os — représentant environ mille morts —, à savoir des corps sans tête, décapités à la suite de rites ayant entraîné des manipulations morbides telles que des dépeçages et autres démembrements de cadavres, lesquels, après avoir été partiellement concassés, étaient mis à sécher, suspendus comme des feuilles de tabac, afin d'être parfaitement blanchis !

Faut-il en conséquence toujours prendre au pied de la lettre les textes de l'Antiquité, qui sont la plupart du temps, et aussi

stupéfiants que cela puisse pourtant paraître, scrupuleusement fidèles à la réalité, tout au moins si on s'en tient aux dernières découvertes archéologiques ?

La question est posée.

Or, dans la mer d'incertitudes et d'énigmes historiques qui nous assaillent dès qu'on aborde la géographie de l'Antiquité et notamment celle de ces régions d'Asie, la plupart du temps fort reculées et méconnues à l'époque, des contrées où Alexandre le Grand faillit perdre la vie, il résulte en toute franchise malaisé d'expliquer le pourquoi de ces similitudes hydronymiques concernant présentement le nom Bagra et dont la transparence, à n'en pas douter des plus troublantes, ne peut cependant qu'interpeller.

On peut cependant avancer plusieurs faits, en procédant pour cela par élimination. D'une part, une erreur de Claude Ptolémée, on l'a vu, doit être résolument écartée. D'autre part, il s'agit dans les trois cas d'hydronymes, c'est-à-dire une catégorie de noms que les spécialistes considèrent comme représentant les couches les plus profondes et résistantes de la toponymie. Au surplus, ce nom ne peut, semble-t-il, s'expliquer ni par une langue indo-européenne, ni par l'arabe, voire par quelque autre langue sémitique qui lui serait apparentée.

La conquête arabe

C'est en effet au lendemain de la mort de Mahomet (année 632) qui avait réussi à contrôler de son vivant l'Arabie, que ses successeurs se lancent à la conquête des territoires voisins : c'est la fameuse et extraordinaire conquête arabe. Mais ces événements n'ont lieu qu'au VII^e siècle de notre ère. En effet, les Arabes ne conquièrent la Perse et la Carmanie qu'en 636 — l'établissement des Iraniens dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui se perd dans la nuit des temps. Après s'être séparés du groupe des « Aryens », ils auraient émigrés d'Europe en Asie par le Sud de l'Oural et les défilés du Caucase, où les Ossètes représentent encore aujourd'hui un fonds aryen perdu au milieu de populations caucasiennes. Les Iraniens trouvèrent les pays où ils entrèrent (act. Iran) habités par des peuples

d'origine totalement inconnue jusqu'à nouvelle ordre ; voy. le cas similaires des Arabes lors leur pénétration dans la péninsule Arabique, cf. *infra*.

Vers l'est, l'expansion arabe atteint alors rapidement l'Indus avant d'être définitivement stoppée, en 751, dans la région de Talas à la suite de la victoire de ces mêmes Arabes sur les armées chinoises et tibétaines. Talas est le nom d'une ville et celui d'une rivière d'une longueur de 102 kilomètres coulant au nord-ouest du Kirghizstan et au sud-est du Kazakhstan. L'actuelle ville de Talas (auj. 404.000 habitants) est le centre administratif de la région du même nom, cette dernière étant située au nord de la ville, aujourd'hui ouzbèke, de Samarcande ou, si l'on préfère, dans les régions méridionales situées à l'est de l'actuelle ville de Baïkonour dans l'actuel Kazakhstan. Talas est également le nom de la bataille fameuse au cours de laquelle les Arabes vainquirent, en 751, les armées tibétaines et chinoises de la dynastie des Tang. Au cours de cette bataille les Chinois faits prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des papetiers et des imprimeurs, livrèrent aux Arabes le secret de la confection du papier « chiffon ». Par la suite, les Arabes la transmettront à leur tour à l'Occident. Cette date marque en outre l'arrêt de l'expansion militaire et territoriale du Califat en Asie Centrale.

Quant à l'actuelle Tunisie (une partie de la Tunisie s'appelait alors *Afriqiya* > mod. fr. *Afrique*, nom qui désignera par la suite tout le continent), elle n'est soumise qu'en 670, les nations berbères de l'Afrique du Nord ayant opposé aux Arabes une farouche résistance qui aura eu, entre autres, pour principale conséquence de ralentir considérablement la conquête musulmane, jusque là foudroyante ; il faudra en effet plus d'une quarantaine d'année aux propagateurs de l'Islam pour mener à bien la conquête du l'*Afriqiya* et du Maghreb — cela expliquera, en partie du moins, la méfiance qu'entreprendront par la suite les successeurs de Mahomet envers les diverses peuplades « libyco-berbères ».

En conséquence, les antiques hydronymes, à savoir le « libyco-berbère » et le « carmano-persique » connus sous le nom de

Bagrada, pas plus que la variante « cantabro-pyrénéenne » *Magrada*, ne peuvent être d'origine arabe étant donné que leur existence est déjà attestée au début de notre ère, entre autres, on l'a vu, par Ptolémée et cela dans des contrées que les Arabes ne fouleront, au plus tôt, qu'au cours du VII^e siècle.

Au surplus, et à plus forte raison, le nom de ces fleuves de l'Antiquité n'ont évidemment rien à voir non plus avec le vocable arabe et populaire *máğrà* ou *mádžrà*, « ruisseau d'eau vive, rigole, aqueduc », « cloaque, égout », « canal » cité par Coromines (1973 : 116) ; le ġ ou dž de *máğrà* ou *mádžrà* représentant ici l'affriquée prépalatale sonore : it. *giorno* ; ang. *Jack* ; fr. *gin*, à savoir *djinn*.

Le témoignage de Salluste

C'est à présent qu'intervient le témoignage — précieux — d'un illustre écrivain latin : Salluste. Auteur d'une monographie unique puisque c'est à lui que l'on doit le fameux *Bellum Iugurthinum* ou *La Guerre de Jugurtha*, ouvrage où il se « propose d'écrire la guerre que le peuple romain fit au roi des Numides [Berbères de l'Antiquité], Jugurtha » (*Bellum Iugurthinum*, V, 1), cet historien romain, homme éclairé et haut fonctionnaire de Rome, curieux en outre de traditions locales, un auteur à ranger parmi les plus intéressants du premier siècle avant notre ère, écrit au chapitre XVIII de son livre :

« *Les premiers habitants de l'Afrique furent les Gétules et les Libyens, gens grossiers et barbares, qui se nourrissaient de la chair des bêtes sauvages, ou de l'herbe des prés, à la façon des troupeaux. Ils n'étaient gouvernés ni par la coutume, ni par la loi, ni par un maître ; errant à l'aventure, dispersés, ils s'arrêtaient seulement où les surprénait la nuit. Mais après la mort d'Hercule [le mythe de Melkart-Hercule constitue un symbole de l'histoire de Tyr] en Espagne — c'est du moins l'opinion des Africains — son armée, composée de peuples divers, privée de son chef, et tirillée entre plusieurs rivaux qui tous voulaient le commandement, ne tarda pas à se débander. Dans le nombre, les Mèdes, les Perses, et les Arméniens passèrent*

en Afrique sur des vaisseaux et occupèrent des contrées voisines de notre mer. Les Perses toutefois tirèrent plus vers l'Océan, et ils se firent des cabanes en retournant la coque de leurs barques, car il n'y avait pas de bois de construction dans le pays ».

Dans le texte : « *Africam initio habuere Gaetuli et libyes, asperi incultique, quis cibis erat caro ferina atques humi pabulum uti pecoribus. Ei neque moribus neque lege aut imperio cuiusquam regebantur ; uagi, palantes, quas nox coegerat sedes habebant. Sed postquam in Hispania Hercules, sicuti Afri putant, interiit, exercitus eius, compositus ex uariis gentibus, amisso duce ac passim multis sibi quisque imperium petentibus, breui dilabatur. Ex eo numero Medi, Persae et Armenii, nauibus in Africam transuecti, proximos nostro mari locos occupauere. Sed Persae intra Oceanum magis, cique alueos nauium inuersos pro tuguriis habuere* », XVIII, 15.

Jean Servier rappelle, en ce qui concerne un peuplement éventuel venu de Perse, que « *bien des noms portés par des tribus [berbères] actuelles, comme les Ait Frausen et les Iflissen, viennent nous rappeler la possibilité d'une descendance depuis les peuples du Faristan [act. Iran]* ».

Il ajoute :

« *D'autre part, j'ai retrouvé en Kabylie maritime, chez les Iflissen, deux critères ethnologiques communs aux tribus seminomades du nord de l'Iran : un piège à trappe pour les perdrix et un moulin mû par l'eau, à roue horizontale en turbine* » (Servier, 1990 : 13).

Il conclut en exprimant une opinion avec laquelle nous sommes en parfait accord : « *Il est sans doute difficile de considérer ces éléments comme des preuves suffisantes, il peut s'agir cependant de commencements de preuves qui empêchent de rejeter trop à la hâte le témoignage d'un homme éclairé et d'un haut fonctionnaire, curieux de traditions locales, comme Salluste* ».

Pline nous dit également qu'un peuple « libyco-berbère », celui des *Pharusii*, qu'il nomme parfois *Perusii*, était originaires de Perse : « *Les Pharusiens* [Desanges, 1962 :

230-234] *étaient autrefois des Perses qui, dit-on, accompagnèrent Hercule dans son expédition aux Hespérides* », soit en latin (Pline, V, 46) : « *Pharusii quondam Persae, comites fuisse dicuntur Herculis ad Hesperidas tendentis* ».

Pline, recopiant l'érudit Varron, écrit également : « *Quant à M. Varron, il rapporte que l'ensemble de l'Espagne a connu l'arrivée d'Hibères, de Perses, de Phéniciens, de Celtes et de Puniques* », soit (Pline, III, 8) : « *In uniuersam Hispaniam M. Varro peruenisse Hiberos et Persas et Phoenicas Celtasque et Poenos tradit* ».

Ces peuples sont énumérés suivant un ordre chronologique, celui de leur arrivée dans la péninsule Ibérique. Ces faits rapportés par Varron puis par Pline correspondent en outre parfaitement aux dires de Salluste (lequel rapporte ce récit d'après une traduction qui lui aurait été faite des livres puniques du roi des Numides Hiempsal ; on suppose qu'il s'agit de Hiempsal I), cités auparavant, concernant le passage d'Espagne en Afrique de l'armée d'Hercule (celui-ci, c'est-à-dire le *Melkarth* phénicien, devant être, on l'a vu, considéré ici comme un symbole la migration tyrienne), armée composée entre autres, selon la tradition, de Mèdes, de Perses et d'Arméniens.

Encore plus surprenant. Le terme iranien (appartenant en particulier au dialecte perse dit *yidgha*) *amun*, « pomme » a été comparé au mot basque *amun*, « sorte de pomme » selon Azkue et d'après Lhande, qui le cite également, « pomme de la mi-août » !

Les deux mots sont identiques tant au niveau du sens que de leur forme et il n'est pas impossible, selon plusieurs auteurs, qu'ils soient réellement apparentés (Morvan, 1996 : 252-253).

La linguistique semble ici rejoindre et renforcer les sources classiques, sans oublier bien évidemment l'étonnante équivalence hydronymique étudiée auparavant entre le Bagra de perse (l'antique *Bagrada*, « hellénisée », on le sait, du point de vue phonétique en *Βαγράδα-ς*) et le *Magrada* « guipuzcoan » de l'Antiquité.

BIBLIOGRAFÍA

ALVAREZ, J.

- 1950 « Pasaje de Mela sobre Cantabria », *Archivo Español de Arqueología*, Madrid, XXIII, n° 79, pp. 174-180.

BILLANOVICH, G.

- 1958 « Dall' antica Ravenna alle Biblioteche umanistiche », in *Università cattolica del Sacro Cuore. Annuario*, pp. 74-91.

CAVALLIN, S.

- 1955 « Le poète Domnulus. Etude prosopographique », in *Sacris erudiri*, VII, pp. 49-66.

CÉSAR, J.

- 1972 *La guerre civile (Commentarii de bello civili)*, présentation et traduction de Pierre Fabre, « Les Belles Lettres », Paris.

DIODORE DE SICILE

- 1851-1865 *Bibliothèque Historique* de Diodore de Sicile en quatre volumes, traduction nouvelle, avec une préface, des notes et un index, par M. Ferd. Hofer, Adolphe Delahays, 4 et 6, Rue Voltaire, 1851, Paris ; deuxième édition, Librairie L. Hachette et C^{ie}, Boulevard Saint-Germain, n° 17, 1865, Paris.

FURUNDARENA, J. J.

- 2002 *Hondarribiko toponimia*, *Onomasticon Vasconiae*, 23, Euskaltzaindia.

GAVEL, H.

- 1921 « Eléments de phonétique basque », *Revue Internationale des Etudes Basques*.

CARO BAROJA, J.

- 1981 *Los pueblos de España*, Ediciones Istmo, Colección Fundamentos, t. I et II, Madrid.

COROMINES, J.

- 1972 *Tópica Hespérica*, I, Gredos, Madrid.

DESANGES, J.

- 1962 *Catalogues des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Université de Dakar, Publications de la section d'histoire, n° 4.

FRICK, C.

- 1880 *Chorographie*, rééd. Stuttgart, 1968.

GARCIA, A.

- 1961 « Mela y los cántabros », *Archivum. Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Oviedo*, XI, n° 1-2, pp. 139-196.

GARCIA Y BELLIDO, A.

- 1947 *La España del siglo I de nuestra era, según P. Mela y C. Plinio*, Madrid.

GRANDAZZI, A.

- 1997 *La fondation de Rome*, « Les Belles Lettres », Paris.

HÉRODOTE

- 1964 *Oeuvres complètes*, collection La Pléiade, Gallimard, Paris.

LACARRIÈRE, J.

- 1981 *En cheminant avec Hérodote*, Hachette, Paris.

LARRAMENDI (de), M.

- 1969 *Corografía o descripción general de la Muy Noble y Muy Leal Provincia de Guipúzcoa*, Edi-

ción, introducción, notas e índices por J. I. Tellechea Idígoras. Saint- Sébastien.

MELA, P.

1875 *Œuvres complètes*, avec la traduction en français, publiées sous la direction de M. Nisard, Ed. Fermin-Didot, Paris.

MORVAN, M.,

1996 *Les origines linguistiques du basque*, P.U.B, Bordeaux.

MÜLLER, K.

1883 *Claudii Ptolomaei Geographia*, Didot, Paris.

PLINE L'ANCIEN

1850-51 *Hist. Nat. de Pline*, avec la traduction en français, par Emile Littré, 2 vol., Paris.

RIEB

Revue Internationale des Etudes Basques.

ROSTAING, Ch.

1973 *Essai sur la toponymie de la Provence, depuis les origines jusqu'aux invasions des Sarrasins*, Laffite Reprints, Marseille (1^{re} édition 1950).

SALLMANN, K. G.

1971 *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro, Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin / New York.

SALLUSTE, C.

2000 *La guerre de Jugurtha*, texte établi et traduit par A. Ernout. Introduction et notes par J.-F. Cottier, Collection de Poche, « Les Belles Lettres », Ed. Ernout, Paris.

SCHULTEN, A.

1914 *Numantia. Band I. Die Keltiberer und ihre Kriege mit Rom*, München.

1920 *Hispania*, Barcelone

1962 *Los cántabros y astures y su guerra con Roma*, Espasa-Calpe, Madrid.

1955 *Iberische Landeskunde*, I, Strasbourg.

SILBERMAN, A.

1988 *Pomponius Mela. Chorographie. Pomponii Melae De Chorographia*, Collection des Universités de France, « Les Belles Lettres », Paris.

SERVIER, J.

1990 *Les Berbères*, collection Que sais-je ? n° 718, P.U.F, 3^{ème} édition, Paris.

SAINZ ECHEVERRÍA, A.

1996 « Materiales de toponimia vasca renteriana », *Bilduma 10*, pp. 9-27.

STRABON

1966 *Géographie*, T. II, Liv. III-IV, texte établi et traduit par François Lasserre, « Les Belles Lettres », Paris.

UHLENBECK, C. C.

1909 *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques*, traduction française de Lacombe, *Revue Internationale des Etudes Basque.*

TITE-LIVE

1994 *La Seconde guerre punique, 2. Histoire romaine, livres XXVI à XXX*, introduction, traduction et notes d'A. Flobert, Flammarion, Paris.